

ARNE DAHL

# Message personnel

OPCOP 1



actes noirs

*ACTES SUD*



“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dompage collatéral de la technologie et des nouveaux moyens de communication, le monde globalisé est devenu un immense terrain de jeu pour la criminalité organisée. Dans le plus grand secret, une unité opérationnelle a été créée au sein d’Europol, à La Haye, pour tenter d’y faire face. Au menu : stratégie de l’ombre et collaboration transfrontalière. Son nom : Opcop. L’ambition de ses onze membres : poser les bases d’un FBI européen.

Juste avant de mourir, un homme glisse un message à l’oreille de l’un des représentants suédois du groupe, lors d’un sommet du G20 à Londres. Un message mystérieux proféré dans une langue inconnue. Peu après, le corps d’une jeune femme est retrouvé étrangement mis en scène dans un parc londonien. À l’intérieur du cadavre, on découvre un message cryptique directement adressé à l’unité Opcop. Problème : personne n’est censé connaître son existence... C’est le début d’une enquête déroutante qui jettera les membres du groupe aux quatre coins du monde dans un labyrinthe fatal.

Avec *Message personnel*, Arne Dahl, qui s’est vu décerner un prix spécial par la Swedish Academy of Crime Writers pour avoir “renouvelé le genre du polar”, déroule le fil d’Ariane d’une série des plus prometteuses.

ARNE DAHL

*Arne Dahl est le nom de plume de Jan Arnald né en 1963 à Sollentuna. Critique littéraire et ancien rédacteur en chef d'Artes, le magazine littéraire de l'Académie suédoise, il est l'auteur d'une vingtaine de romans. Ses livres sont traduits dans une trentaine de langues et ont été récompensés par des prix littéraires prestigieux en Allemagne, au Danemark et en Suède. Ont déjà paru en France : Misterioso (Seuil, 2008), Qui sème le sang (Seuil, 2009), Jusqu'au sommet de la montagne (Seuil, 2011) et Europa Blues (Seuil, 2012).*

## DU MÊME AUTEUR

*MISTERIOSO*, Seuil, 2008 ; Points n° 2216.

*QUI SÈME LE SANG*, Seuil, 2009.

*JUSQU'AU SOMMET DE LA MONTAGNE*, Seuil, 2011.

*EUROPA BLUES*, Seuil, 2012.

Photographie de couverture : © Christer Strömholm Estate / Galerie VU'

Titre original :

*Viskleken*

Éditeur original :

Albert Bonniers Förlag, Stockholm

© Arne Dahl, 2011

publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03824-3

ARNE DAHL

# Message personnel

Opcop 1

roman traduit du suédois  
par Rémi Cassaigne

*ACTES SUD*



## GROUPE OPCOP, EUROPOL

*Noyau central, La Haye, Pays-Bas*

PAUL HJELM : Officier de police criminelle suédois expérimenté, chef opérationnel du tout récemment créé groupe Opcop.

JUTTA BEYER : Issue de la police criminelle de Berlin, grand besoin de contrôle, a grandi dans l'ancienne RDA.

MAREK KOWALEWSKI : Policier de bureau originaire de Varsovie, a lutté contre la délinquance économique en Europe de l'Est.

LAVINIA POTORAC : Ancienne gymnaste roumaine de haut niveau, combattante anti-mafia de la vieille école.

MIRIAM HERSHEY : Police britannique, ancienne du MI5, en particulier en tant qu'agent infiltré.

LAIMA BALODIS : Nouvelle génération de la police lituanienne, un passé d'agent infiltré au sein de la mafia.

ANGELOS SIFAKIS : Paisible chef adjoint du groupe, a lutté contre la corruption à Athènes.

CORINE BOUHADDI : Musulmane, issue des stups de Marseille, une des villes les plus dures d'Europe.

FELIPE NAVARRO : Élégant statisticien et spécialiste de la délinquance économique, de Madrid.

FABIO TEBALDI : Policier anti-mafia dur à cuire et menacé de mort, originaire de San Luca, Calabre.

ARTO SÖDERSTEDT : Officier de police criminelle suédo-finlandais au teint clair et au passé haut en couleur.

*Antenne locale, Stockholm, Suède*

KERSTIN HOLM : Ancienne chef de la police et chef de l'antenne locale du groupe Opcop à Stockholm.

JORGE CHAVEZ : Enquêteur expérimenté avec fortes compétences informatiques et haut niveau d'énergie.

SARA SVENHAGEN : Experte en interrogatoires, a travaillé à la protection de l'enfance.



I

CHUCHOTEMENTS



## “OPÉRATION GLENCOE”

*Londres, deux avril*

Rien n'est plus froid, pensa l'observateur en serrant autant qu'il pouvait son manteau autour de son corps. Rien n'est plus froid que Londres en ces premiers jours frissonnants d'avril.

Cette grisaille, pensa l'observateur en baissant les yeux vers le bloc de béton près de la Tamise. Cette grisaille humide sans fin. Et cette attente par-dessus le marché.

Et pourtant, il faisait plus froid. Pourtant, quelque chose s'était glissé sous le manteau hermétiquement fermé. Un froid différent. Un vent. Un vent qui ne semblait pas venir du dehors, mais de l'intérieur. De l'intérieur de son être, des profondeurs de l'histoire, du cœur même de l'humanité.

Tout simplement de ce mot qu'il ressassait depuis longtemps. Glencoe.

C'est un vent glacé de février qui souffle dans la vallée désolée. Il est tôt, le soleil n'a pas encore atteint les crêtes, mais la lumière crissante de l'aube dit déjà qu'on est au cœur de l'hiver. Pourtant, le vent qui hurle à présent dans la vallée au-dessus de Rannoch Moor n'est pas un vent d'hiver habituel. En balayant le sommet arrondi de Buachaille Etive Mòr – qui marque le début de la vallée –, ce vent froid porte déjà la mort.

La mort violente.

Les Highlands écossais frissonnent dans les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle : le vent a pénétré dans la vallée, a presque atteint

le point où elle se rétrécit en défilé entre les flancs abrupts des montagnes. C'est là, quand avec un cri d'outre-tombe le vent se presse dans ce passage de plus en plus étroit, que Glencoe montre son vrai visage. Dur, inhumain, et d'une beauté hors monde. En même temps.

Dans la vallée vivait un clan dirigé par Alastair MacLain. Plus maintenant. C'est pourquoi le vent est aussi glacé. C'est pourquoi il pousse un cri si déchirant en franchissant les passes les plus étroites de la vallée de Glencoe.

MacLain était partisan du roi Jacques, opposé à l'intrus Guillaume d'Orange. Jacques est catholique, Guillaume protestant, et bientôt Guillaume victorieux va créer la Grande-Bretagne à partir de l'Angleterre et de ses turbulents voisins. Il sera le premier roi de cette nouvelle nation. Mais le pays a besoin d'unité. Il fait savoir que les clans des Highlands ayant combattu aux côtés de Jacques seront graciés s'ils prêtent allégeance au nouveau roi.

Alastair MacLain prête serment à contrecœur, mais un peu trop tard. Il est estampillé fauteur de troubles. Le roi Guillaume sent qu'il faut faire un exemple.

Fin janvier 1692, cent vingt hommes du régiment du comte d'Argyll marchent sur Glencoe. Les documents officiels déclarent qu'il s'agit d'une affaire fiscale. Les soldats sont cantonnés avec l'hospitalité habituelle chez Alastair MacLain. Ils restent là deux semaines. Les jours passent.

L'ordre arrive le 12 février. À Glencoe, on va se coucher comme d'habitude.

Alastair MacLain est égorgé dans son lit le lendemain matin, ainsi que trente-sept de ses hommes. Leurs maisons sont brûlées et quarante femmes et enfants meurent de froid dans la vallée glacée. Ils auraient été plus nombreux si plusieurs des soldats n'avaient pas refusé d'obéir aux ordres en prévenant leurs hôtes.

Quand le vent glacé débouche de l'autre côté de la vallée et se disperse à la surface gelée du Loch Leven, il est absolument silencieux. Son cri d'outre-tombe n'arrive pas jusque-là. À lui seul, son silence est éloquent.

Et la vallée se tait dans sa beauté assourdissante, avec ses sommets illuminés de blanc. De Meall Mòr jusqu'à Buachaille Etive Mòr, cette beauté douloureuse s'appelle Glencoe.

Mais la neige fond alors des sommets, les profondeurs de la montagne grondent, la roche éclate avec fracas. Des pierres de plus en plus grosses se détachent, roulent, tout s'effondre et ce qui reste est tout autre chose. Une ville. Une grande ville moderne. Infiniment grise, et le plus gris de tout est ce bloc de béton en contrebas, au bord de la Tamise. L'ExCeL Exhibition Centre, où le sommet de Londres va commencer, les dirigeants des vingt pays les plus riches du monde vont discuter de la crise financière. C'est le sommet du G20.

L'observateur d'Europol sent le vent glacé de février lui traverser la moelle. Il ne peut s'en protéger. C'est un vent de mauvais augure, le vent de la trahison, il n'en a jamais senti de pareil. Il en garde en lui la marque. Mais quand il revient à son travail d'observateur, il ne voit que l'immense complexe de bureaux de London Docklands. Il ne reste rien de la vallée écossaise. Rien sauf le nom.

Glencoe.

Le nom de code choisi par Scotland Yard pour la mobilisation record de la police de Londres, en ces premiers jours d'avril, est "opération Glencoe".

L'observateur d'Europol n'y participe pas. Mais de tous les policiers impliqués qu'il a pu rencontrer, aucun n'a su lui donner une explication satisfaisante du choix de ce nom de code. Pourquoi diable aller baptiser le dispositif de protection d'un sommet international censé sauver le capitalisme moribond du nom d'un massacre d'Écossais des Highlands vieux de trois cents ans et particulièrement vicelard ?

Probablement pour égarer mon imagination et m'empêcher de bien observer le réel. Se dit l'observateur.

Par ailleurs, il a observé le réel avec une certaine assiduité, songe-t-il encore en resserrant davantage son manteau, comme si cela faisait une différence. Il a surtout observé le réel sur le Net. Peut-être même qu'aujourd'hui le Net, *c'est* le réel. À défaut d'un service plus actif, il a surfé en long et en large sur les protestations contre le sommet, l'avalanche des appels à manifester de tout poil, des groupes écologistes aux fractions anticapitalistes plus ou moins prêtes à en découdre. Une nouveauté intéressante était que la coordination de ces actions devait se faire

par Twitter. Ce qui permettait de réaliser des manifestations à la chorégraphie millimétrée, comme celle du groupuscule socialiste “G20 Meltdown” à l’occasion du “Financial Fool’s Day”. Le 1<sup>er</sup> avril.

C’était hier. Il y était, en face de l’imposant bâtiment de la Bank of England, sur Threadneedle Street. Ils étaient arrivés de quatre directions opposées, quatre chenilles de couleurs différentes serpentant à travers la ville, menées par quatre poupées de bois et d’étoffe, les quatre cavaliers de l’Apocalypse. Tandis que les cavaliers approchaient chacun avec leur suite – les coureurs en rouge symbolisant la guerre remontant Moorgate, le chaos climatique en vert arrivant de Liverpool Bridge Station, le cheval d’argent de la délinquance financière descendant du pont de Londres et le cheval noir, protestant contre la fermeture des frontières de l’UE, galopant sur Cannon Street –, notre observateur n’avait pu s’empêcher de songer au moment où l’agneau sacrifié du livre de l’Apocalypse brise les sceaux du rouleau sacré. Les quatre premiers sceaux libèrent les quatre cavaliers. Le cinquième révèle les âmes errantes de ceux qui sont morts pour la vérité. Le sixième déclenche un terrible tremblement de terre, “et le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang”. Et quand l’agneau ainsi que l’observateur étaient arrivés au septième sceau, qui déclenche la phase finale de l’Apocalypse, les quatre cavaliers s’étaient rejoints devant la Bank of England.

C’était bien pour ça qu’ils étaient là, tous. Parce que les marchés financiers avaient rompu le septième sceau. Par avidité pure et simple.

L’observateur est un policier assez expérimenté. Il estime connaître ses criminels, sait comment ils pensent, comment ils raisonnent. Et il trouve que les événements de ces dernières années, la bulle financière qui gonfle et finit par exploser, ressemblent à un point frappant à l’action d’un criminel : maximiser ses gains sans se soucier aucunement des conséquences. Mais qui est le criminel, au fond ? Et quel est son crime ? Quel est ce vaste et étrange délit au milieu duquel nous vivons ?

Le vent sournois, le vent de la trahison souffle en lui, toujours aussi glacé. Il n’abandonne pas la partie.

Les quatre cortèges s'étaient rassemblés en scandant : "Les banquiers, au bûcher !", criant de sauter aux financiers terrorisés qui regardaient par la fenêtre, "Honte à vous !" – avant de se retrouver une heure plus tard *kettled*, comme la police anglaise appelle sa manœuvre d'encerclement. Il avait fallu presque six heures pour vider la "théière\*". Il avait lui-même passé un bon quart d'heure à faire comprendre le mot "Europol" à un policier gonflé à bloc d'adrénaline, avant de pouvoir sortir à son tour par le bec étroit. Il avait alors laissé tomber Londres et avait regagné sa minuscule chambre d'hôtel pour surfer sur Internet. Enfin, pour observer le réel, comme il préférait dire.

De fait, plusieurs autres manifestations avaient lieu en ce 1<sup>er</sup> avril de la finance. Trois mille personnes défilaient vers le "Climate Camp in the City" de Bishopsgate, et des centaines de militants de la "Stop the War Coalition" marchaient de l'ambassade américaine à Trafalgar Square, où ils rejoignaient plusieurs autres manifestations. En tout, plusieurs milliers d'activistes s'étaient fait enfermer dans la "théière".

Vers le soir, alors que son ventre commençait à sérieusement crier famine, on apprit qu'un homme était mort, un piéton innocent qui s'était effondré juste après avoir été brutalisé par la police.

Plus il regardait tout ça, plus il se réjouissait de n'être qu'un observateur. C'est alors, comme les protestations de son ventre allaient le forcer à quitter sa chambre d'hôtel, qu'il avait repéré la rumeur. C'était en tout cas prétendu être une rumeur, sur un tweet vaguement lié à la "Stop the War Coalition". L'auteur prétendait connaître l'endroit où un certain "BO" descendrait de sa limousine pour venir à la rencontre de la foule. La rumeur était censée provenir du premier cercle.

Il avait cherché frénétiquement une confirmation, ou du moins une répétition de cette rumeur. En vain. On ne la trouvait que là. Tweetée en un seul exemplaire.

Et pourtant c'est là qu'il se trouve, le lendemain, non loin de la clôture qui ceint l'horrible bloc de béton au bord de la Tamise. Les manifestants aussi sont là, tout autour de lui. Il est posté le long

\* *Kettle*, en anglais. (Toutes les notes sont du traducteur.)

de la rue qui mène tout droit via d'imposants barrages jusqu'à l'ExCeL Exhibition Centre. Les limousines de plusieurs chefs d'État du G20 sont déjà passées. Mais ils sont nombreux, vingt, plus leurs invités. Son regard passe de la rue à la foule. Il observe.

Ils se rassemblent là-bas, dans cet horrible colosse de béton, les puissants de ce monde. Ceux qui vont tenter de soigner un système qui s'est à nouveau tiré une balle dans le pied et qu'il faut replâtrer comme un enfant psychopathe et maladroit, un système prétendument nécessaire au bien-être de la civilisation. Mais cette fois-ci, ce n'est pas le pied, un simple bandage étatique et supra-étatique ne suffira pas. Cette fois-ci, le coup a touché la jambe bien plus haut, et on n'est pas certain que l'artère ait été épargnée.

Pour le système économique, la discussion devrait être : *to be or not to be*. Au lieu de quoi, on ne discute que de savoir combien de milliards retirer à l'aide au développement, à l'éducation, à la santé, à la culture et à l'environnement pour les injecter dans le secteur bancaire, et ainsi le récompenser pour sa gestion lamentable. Même les bonus de ses dirigeants ne seront pas gelés. Un bref instant, l'observateur sent qu'il perd son regard clair et neutre.

Nous vivons vraiment une époque étrange, pense à présent l'observateur. Au moment même où l'économie mondiale s'effondre, arrive à la tête de la première économie du monde un dirigeant qui porte un regard critique sur le système. Qui a vraiment l'air de vouloir changer les choses. Qui semble pouvoir injecter un supplément d'idéal à l'enfer de la *realpolitik*. Qui donne au reste du monde un espoir paradoxal.

Mais suffira-t-il vraiment pour empêcher l'apocalypse ? N'est-il pas qu'une figure de proue ? Un symbole ultime mais vain qui résume ce que nous aurions dû être ? L'homme le plus puissant de la planète ne semble-t-il pas remarquablement impuissant ?

Quelle est donc cette force supérieure ?

L'observateur se tient du côté où la foule est la moins dense, assez près de la route. Différents acteurs de l'"opération Glencoe", bref des flics, font le piquet alors que passe une nouvelle limousine. Le drapeau turc flotte dans le vent d'avril. Le Premier ministre Recep Tayyip Erdoğan. L'observateur observe alors



la foule. Voit la colère collective un instant enfler. Des poings se lever, les cris prendre une tonalité nouvelle, plus désespérée. Erdoğan ne s'arrête pas. Jusqu'à présent, personne ne s'est arrêté.

Là-bas, loin derrière les barrages, le long du quai nord du Royal Victoria Dock, il voit les limousines longer l'ExCeL Exhibition Centre. Parfois, il voit une silhouette s'approcher des portes ouvertes des limousines. Sans doute le Premier ministre Gordon Brown. L'hôte du G20. Hier, on a dîné au 10, Downing Street. Brown est un hôte impeccable. Peut-être même qu'il prend ce sommet au sérieux.

Une nouvelle limousine passe. Cette fois, c'est le drapeau français qui flotte au vent. Le président Nicolas Sarkozy ne s'arrête pas non plus pour saluer la foule, dont l'agressivité explose à nouveau. Les visages expriment le désespoir.

Et *lui*, il le ferait ? "BO" serait-il assez bête ?

Serait-ce vraiment le style de Barack Obama ?

\*

L'homme en sueur est au bord de la Tamise. Il regarde l'eau brunâtre et se dit qu'il doit être le seul à Londres à avoir envie d'y piquer une tête. Il revoit un autre fleuve, merveilleusement frais, vivifiant, fécond. Jadis. Il revoit son amie. Ils entrent ensemble dans le fleuve, nus. C'était une autre époque.

Il sort son mobile de sa poche. Le regarde. Le dernier signe de vie. Puis il le laisse glisser. L'eau brunâtre se dépêche de l'avaler.

Dernier moment de calme, songe-t-il avant de partir.

Il se fraie un passage à travers la foule. Il sait que c'est sa dernière et sa seule chance. Il n'y a que là qu'il parviendra jusqu'à lui. Que là.

Il est encore loin de la rue, au cœur de la foule. Elle bout. Bout d'un désir de changement. Désir de voir clair. De voir ce qui va arriver.

Bien sûr, on est tellement serrés qu'il fait nettement plus chaud ici, mais on n'est que début avril à Londres, et on ne peut pas compter sur la chaleur humaine pour se réchauffer. Il fait froid et humide. Les gens sont bien emmitoufflés, et personne ne sue. Sauf lui.

L'homme en sueur n'est pas très grand, il arrive à peine à voir ce qui se passe sur la rue. Il faut qu'il s'approche. Il force le passage, la foule semble s'arc-bouter contre lui, l'écraser. Il sent des coudes pointus, reçoit quelques coups de pied, des insultes qu'il ne comprend pas. Mais il faut qu'il passe. Il le faut.

À la fin, il est parvenu à s'avancer suffisamment pour voir une autre limousine passer – jusqu'à présent, il ne pouvait que les entendre. Elle passe sans s'arrêter. Sans même songer à s'arrêter. Il reconnaît le drapeau. Le paradoxe est grotesque. Le drapeau rouge et jaune. Dans la voiture, Hu Jintao, le président. Mais il n'est plus là. Il a déjà franchi les barrages et descend vers l'ExCeL.

L'homme en sueur tremble. Il continue d'avancer. Il faut qu'il passe. Il se heurte à une femme qui lutte au moins autant que lui pour se frayer un passage. Leurs regards se croisent. S'il avait eu le temps, il se serait arrêté. Il y a dans le regard de cette femme quelque chose qu'il reconnaît. Quelque chose d'absolu. C'est comme regarder au fond des yeux d'une personne au moment où la vie l'abandonne. La vie tendue à l'extrême suivie de l'éternité de la mort, dans un seul regard.

Mais il n'a pas le temps. Elle non plus. Elle continue de fendre la foule en jouant des coudes. Lui aussi, de son côté. La sueur ne lui brûle plus les yeux. Ne l'aveugle plus. Il a presque atteint la rue. Plus que trois rangs, mais les plus compacts, formés des activistes les plus endurcis, les plus acharnés. Ceux qui ne laisseront personne traverser.

Au loin, il voit une limousine approcher. Avec une clarté absolue, comme si on avait soudain collé des jumelles à ses rétines assombries de sueur, il voit le drapeau américain flotter au vent sur son capot.

\*

Elle ne ressent plus de gêne. Sans doute n'en a-t-elle jamais senti. Ce qu'elle a perçu en enfonçant le tube, c'était plus son corps qui donnait signe de vie qu'une gêne réelle.

Ce qui comptait, c'était de pouvoir se déplacer sans entrave, comme elle l'a fait à travers la foule, jusqu'à tomber sur le Chinois.

Le Chinois ? songe-t-elle avec un sourire amer. Préjugés. Jusqu'au bout.

Elle pense à son regard. C'était comme regarder dans les yeux de quelqu'un au moment où la vie le quitte. Un bref, très bref instant, elle se demande ce qu'elle fait là. Puis à nouveau il n'y a plus que la concentration. Une attention aiguï-sée. Voilà longtemps qu'elle est ainsi. Tout le reste a disparu. Tout ce qui était sa vie.

Elle est presque arrivée sur la rue. Elle l'entend avant de le voir. L'impression diffuse que le bruit même du moteur est différent. Longtemps avant de voir le drapeau américain flotter au loin sur le capot de la limousine, elle sait que c'est lui.

Sa seule chance.

Elle force le chemin jusqu'aux barrières. Les activistes qui scandent leurs slogans ne la laissent pas passer, ils brûlent d'une flamme qu'elle n'a jamais ressentie. Comment a-t-elle échoué là ? Elle n'est pas une des leurs. Elle ne s'est jamais enflammée pour aucune cause, pas même maintenant. Mais la volonté qui l'anime est supérieure. Elle passe. Comme s'ils remarquaient qu'elle est différente. Que l'enjeu pour elle est tellement supérieur.

Elle se penche au-dessus de la barrière juste quand la limousine apparaît à une cinquantaine de mètres. La main qu'elle agite semble si pathétique. Elle ne peut qu'espérer qu'on la remarque.

Espérer.

Comme s'il était question d'espoir.

La limousine s'approche, mètre par mètre. Ça va si vite, comme le dernier grain d'un sablier, et pourtant on ne dirait pas. Tout va extrêmement lentement, comme au ralenti.

Elle voit sa propre main qui s'agite désespérément bouger comme dans une gelée translucide, comme si l'air s'était figé en mousse. Ou comme sur la lune. Une lenteur éthérée, dansante. Une valse dans l'espace.

La limousine s'approche par à-coups. Comme un film rétif sur YouTube. Lentement et à grands pas.

Et elle passe.

La limousine passe devant sa main couverte de gelée.

Est-elle malgré tout au mauvais endroit ?

Ça a donc si mal tourné ?  
Il lui semble alors que la limousine s'arrête malgré tout quelques mètres plus loin. Un espoir soudain l'envahit.  
Espoir.  
Elle entend nettement un bruit de frein.  
Mais du mauvais côté.  
Alors elle comprend.  
Elle baisse la main et le monde se fige.

\*

L'homme en sueur est à deux rangs de la rue quand passe la limousine. Elle passe vraiment. Ne s'arrête pas. Il se presse entre les deux derniers activistes vociférants et regarde vers la droite. Il faut qu'elle s'arrête, là.  
Il le faut.

Mais dès le passage de la limousine, il a compris. Il a compris qu'elle ne s'arrêterait pas. Elle franchit à présent le barrage et continue vers l'ExCeL Exhibition Centre.

Il la suit des yeux et sue.

Tout espoir s'en va.

Mais soudain, il ne veut pas abandonner. Oui, il avait placé tout son espoir dans ce qui vient d'échouer, mais il refuse d'abandonner. Quelque chose en lui décide de passer au plan B. Bien sûr, il n'y a pas de plan B, mais il en invente un. En direct.

Il regarde autour de lui. Ils sont partout, en uniforme et sur le pied de guerre, mais s'adresser à eux serait stupide. On ne peut pas leur parler. De l'autre côté de la rue, où il y a moins de monde, un homme retient son regard. Comment, il n'en sait rien, mais c'est à lui qu'il doit parler. C'est à lui qu'il doit tout dire. Et il le comprendra.

Il est un peu plus grand que les autres, il se penche vers un policier qui regarde ses papiers, il parle. Et l'homme en sueur comprend que lui aussi est un policier, mais d'un autre genre. Un de ceux dont les policiers en uniforme se méfient. C'est à lui qu'il doit parler.

Car il faut que ça sorte. Malgré tout. Il faut à présent que le monde entier sache.

Il se concentre sur le grand policier aux cheveux blancs comme la craie, se glisse sous la barrière et s'élançe à travers la rue.

L'homme aux cheveux blancs lève les yeux et croise son regard.

\*

— *Mister Sadestatt ?* dit avec scepticisme le fonctionnaire pointilleux de l'“opération Glencoe” en regardant sa carte de derrière un masque sanitaire.

Il parvient à peine à tenir les documents avec ses gros gants.

— *Actually*, répond l'observateur de sa voix la plus douce, *it's Chief Inspector Arto Söderstedt. From Europol in den Haag. I'm here as an observer.*

Le policier anti-émeutes secoue la tête en examinant de près cette étrange carte de police, ce qui est visiblement plus important que de surveiller les manifestants et le président des États-Unis. À sa grande irritation, Arto Söderstedt vient de voir la limousine de Barack Obama disparaître de l'autre côté du barrage et descendre vers le grotesque centre de congrès. C'est avec une certaine déception qu'il constate que le message sur Twitter racontait n'importe quoi. La rumeur n'était pas fondée, peut-être n'était-ce même pas une rumeur, juste une mauvaise blague à usage interne. Il est déçu, mais aussi soulagé. Soulagé que le président américain ne soit pas si bête. Ce qui aurait été d'assez mauvais augure.

Son regard d'observateur s'arrête sur autre chose. Il voit un petit homme d'apparence asiatique plonger sous la barrière de l'autre côté de la rue et se précipiter.

Vers lui.

Il ne quitte pas Arto Söderstedt des yeux. Aucun doute, il court vers lui. Il est presque arrivé, plus que quelques mètres, quand l'observateur comprend soudain qu'il n'est plus un observateur. Une terreur inattendue s'empare de lui, un bref, très bref effroi qu'il devait par la suite analyser et sur-analyser, la peur de l'inconnu, de l'attentat-suicide, des Asiatiques, une peur qui n'était pas digne de lui.

Mais vraiment très brève.

Ça commence par l'ouïe. Le bruit de moteur. Mais le reste du son ne suit pas. Quand la voiture gris graphite fauche les jambes du Chinois, c'est sans aucun bruit. Comme le vol plané qui s'ensuit, étrangement vertical. Même quand le corps heurte l'asphalte, durement, à s'y briser les os, Arto Söderstedt n'entend pas le moindre son.

Puis tous les sons affluent d'un coup. Comme s'ils avaient été comprimés puis soudain relâchés. Tous les bruits en même temps. Le crissement des freins, la collision proprement dite, le corps qui s'écrase sur l'asphalte, les cris d'horreur crescendo des activistes, et même les *"Fuck, shit, hell!"* à moitié articulés du chauffeur à l'intérieur de la graphite. Söderstedt l'identifie comme un véhicule de police banalisé au moment même où il se détache de l'agent anti-émeutes et enjambe la barrière d'un mouvement étonnamment lesté. Il s'agenouille auprès du Chinois qui saigne abondamment, n'osant pas vraiment le toucher. Il vit. Il continue de regarder Söderstedt droit dans les yeux. Comme s'il était élu.

Söderstedt relève la tête et embrasse du regard l'horrible scène. Plus loin sur la droite, de l'autre côté de la rue, une autre voiture s'est arrêtée, il y a de l'activité autour. Mais il voit surtout la foule, les pacifistes de la "Stop the War Coalition", il voit l'effroi dans leurs yeux, il est frappé de constater à quel point nous sommes tous semblables dans nos réactions. Les policiers de l'"opération Glencoe" réagissent de la même façon. Tous ces regards. Toutes ces bouches béantes, muettes, une main devant. Pourquoi pense-t-il à ça, il n'en a pas la moindre idée.

Il se penche sur l'homme blessé. Il voit à son regard qu'il va mourir. Tremblant, il plonge ses yeux dans ceux d'un homme au moment où la vie l'abandonne. L'homme s'accroche à sa vie avec un dernier lambeau de volonté. Soudain, cette volonté semble s'adresser à lui.

Arto Söderstedt s'approche du visage. Tout le corps semble brisé, ouvert comme une orange écrasée. La respiration rauque de l'homme lui crache à l'oreille un geyser brûlant de sang. Mais il ne recule pas. Cet homme veut quelque chose. Il veut encore quelque chose.

Söderstedt tremble en écoutant. Il tremble de plus en plus violemment en entendant d'étranges syllabes se mêler à l'éruption de sang. Söderstedt regarde l'homme dans les yeux tandis qu'il meurt. Il le voit mourir avec la certitude que l'élus a entendu ce qu'il a dit.

Arto Söderstedt baisse la tête vers sa poitrine tremblante. Le sang de l'inconnu goutte lentement de son oreille. En fermant les yeux, il sent le froid terrible. Avril est le mois le plus cruel, mais ce n'est pas ce qui le fait soudain frissonner jusqu'à la moelle.

Ce qu'il sent, c'est un vent glacé de février, le vent cruel de la trahison qui souffle de la vallée désolée.